

Socialisme et Grande Guerre

JEUDI 13 FEVRIER 2014

Dominique Ziegler

EN COULISSE

Le printemps 2014 s'annonce, en Europe, comme celui des commémorations tous azimuts du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Si les causes de l'emballement belliciste sont à chercher du côté de la concurrence effrénée entre pays capitalistes habités par une frénésie de débouchés économiques et par une inextinguible soif d'expansion coloniale, il a fallu aussi, pour le concrétiser, fédérer le peuple, au sein de chaque pays belligérant, autour de ce projet criminel. Le couplet pseudo-patriotique, le nationalisme dans sa version la plus primaire, furent les ressorts idéologiques qui permirent aux masses d'adhérer à un projet dans lequel elles n'avaient strictement rien à gagner. Alors qu'en ce début de XXI^e siècle, un courant nationaliste nauséabond refait puissamment surface en Europe sous forme de partis pseudo-populaires et «antisystème», il est bon de rappeler à quel point l'idéologie nationaliste et xénophobe a toujours été, historiquement, une force d'appoint à la bourgeoisie d'affaires.

Mais le rôle trouble des élites de la social-démocratie européenne de cette époque mérite aussi d'être relevé. L'année 1914 marque en effet la première trahison d'envergure des classes dirigeantes socialistes – qu'il convient toujours de distinguer des militants de base. Alors qu'en France, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Angleterre et ailleurs, les socialistes représentaient, à la veille de la guerre, la principale force d'opposition, en expansion croissante, les états-majors socialistes, dans un même mouvement de repli national, soutinrent leurs gouvernements respectifs, ce qui permit que l'envoi des masses prolétaires et paysannes à l'abattoir s'accomplisse dans une belle unanimité.

Seule une infime minorité de leaders et théoriciens socialistes sauvèrent l'honneur du socialisme à cette époque et revendiquèrent haut et fort leur conception d'un socialisme radicalement anticapitaliste, antinationaliste et anti-guerrier. Trois figures majeures se détachent du lot: Jaurès, Rosa Luxembourg et Lénine. On a rapporté dans une autre chronique¹ à quel point Jaurès fut un des rares socialistes clairvoyants et même prophétiques sur le sujet: clairvoyant sur les mécanismes et les raisons de l'engrenage, prophétique quant à la durée et à la violence de la guerre à venir. (Rappelons qu'intoxiqué par la propagande de son gouvernement respectif, chaque peuple partait à la guerre la fleur au fusil, persuadé que l'affaire serait pliée en deux semaines!) Jaurès paya de sa vie son opposition à la guerre, assassiné par un nationaliste lui-même encouragé par une campagne de presse déchaînée appelant au meurtre du tribun pacifiste. Le lendemain de son assassinat, les principaux cadres de son parti rejoignirent sans hésiter le cabinet du président français, l'ultra-belliciste Poincaré, et furent nommés ministres dans son

gouvernement de guerre!

Mais c'est en Allemagne que la trahison prit l'ampleur la plus stupéfiante. En 1914, le Parti socialiste allemand représentait la force socialiste la plus puissante d'Europe, tant en terme de succès électoraux que de capacité organisationnelle. Pour beaucoup de socialistes du monde, parmi lesquels Lénine, la révolution mondiale débiterait en Allemagne. C'était compter sans le pragmatisme et l'opportunisme des dirigeants du Parti socialiste allemand, que leurs succès avaient déjà amenés à goûter à l'ivresse des sommets. L'imminence de la guerre les amena à faire cause commune avec le Kaiser. Seule parmi ces dirigeants, Rosa Luxembourg, socialiste intègre, internationaliste absolue, s'opposa à ce rapprochement criminel, le dénonça et passa la durée de la guerre en prison. Lorsqu'elle en sortit, à la fin de la guerre, une révolution avait chassé le Kaiser et donné le pouvoir à ces sociaux-démocrates, qui, désormais rodés au charmes de la trahison, déclarèrent aussitôt caduque toute velléité de révolution sociale et collaborèrent étroitement avec l'état-major militaire toujours intact.

Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht – fils du fondateur du Parti socialiste allemand – fondèrent le mouvement spartakiste, qui déclencha une révolte à Berlin contre ce pouvoir contre-nature abject. Celui-ci fit massacrer les insurgés, dont Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, par les «corps francs», des soldats d'extrême-droite démobilisés, ivres de revanche contre «l'ennemi intérieur», qui formeront plus tard les rangs des premières milices nazis. Belle conception du socialisme! Quant à Lénine, il tenta, depuis son exil, de fédérer (à Zimmerwald, en Suisse) les forces socialistes hostiles à la guerre, hélas minoritaires. En 1917, une fois le tsar renversé, il s'opposa, en Russie, à toute collaboration avec le pouvoir transitionnel bourgeois de Kerensky qui voulait continuer la guerre «patriotique». Une fois la révolution d'octobre effectuée, Lénine dut encore s'opposer à la majeure partie des membres de son propre gouvernement, qui préconisait la continuité de la guerre patriotique contre l'Allemagne, sous l'appellation cette fois de «guerre révolutionnaire». Il obtint gain de cause. Quoiqu'on puisse penser du parcours politique et du legs de Lénine, force est de reconnaître que, sous son emprise, la social-démocratie russe fut le seul mouvement socialiste d'envergure à ne pas céder aux sirènes de l'ultranationalisme guerrier.

A l'heure des commémorations de la Grande Guerre, il convient aux militants et aux cadres des partis socialistes européens de se pencher sur ce passé complexe, en célébrant ses héros et martyrs, certes, mais sans édulcorer les zones d'ombres.

1. «2014 vu par Jaurès», Le Courrier du 15 janvier 2013.

* Auteur metteur en scène, www.dominiqueziegler.com